

ZORAMBA NATAABA

Pour mieux vivre au BURKINA-FASO

Il y a un peu plus d'un an je me préparais à partir sac au dos pour l'Afrique, ce vaste continent insolite. La destination était le Burkina-Faso, pays sahélien par excellence. Le voyage a été plus loïn que la découverte. Il a tissé des liens d'amitié pour construire l'avenir de paysans oubliés.

Mon voyage au Sahel n'a pas été cette aventure sportive que mon projet de marche entre le désert et la forêt avait prévu. Arrivé en décembre 1986 au Burkina-Faso, tout le monde me déconseillait de l'entreprendre, parce que trop dangereuse. Mais l'aventure a été humaine ! Car les contacts se prévalent moins que les routes déjà décrites dans les guides touristiques.

En décembre et janvier, j'ai découvert le Burkina à travers le centre, le nord puis l'est du pays. De villages perdus en villes surpeuplées, de missions religieuses en missions scientifiques, j'ai pris le pouls du Sahel. Le To (1) et le dolo (2), les marchés colorés, le ciel d'azur, la piste poussiéreuse, les taxis-brousse bondés de voyageurs et les paisibles soûlés au village ne me sont plus inconnus. J'ai appris la vie à l'heure burkinabé.

En février 1987, je me suis rappelé le GUÏE, un village de la brousse que j'avais traversé en hâte dans mon périple. Je ne pouvais oublier l'accueil fraternel que ces paysans m'avaient réservé. Quelque chose d'autre semblait m'y attendre... J'étais fatigué du voyage et de ses péripéties. Et ce fut à Guïé que je décidais d'aller me reposer, ignorant que le destin m'y cloverait. Je ne les quitterai qu'au bout de neuf mois pour rejoindre la France.

En fait de repos, je passais mon temps à parcourir le village et la région en tous sens. Manégado, le fils du chef de Guïé, devint mon inséparable guide au cours de ce beau voyage chez les paysans à travers le plateau mossi (3). Les cours, les fêtes, les artisans, les marchés, les fêtes, les brousses profondes et leurs montagnes, les quelques écoles et les rares dispensaires, je devais tout connaître en quelques mois. Au début, nous fai-

sions presque tout à pieds. Puis je me suis acheté une belle bicyclette bleue «made in Burkina-Faso».

L'homme blanc, même le plus démuné, n'est pas sans pouvoir aux yeux des habitants de l'Afrique profonde. J'étais venu faire quelque chose pour le village. Ce n'était pas moi qui le disais, mais mes hôtes.

Lorsque la première pluie de l'année est tombée sur Guïé, le 23 mai au matin, Wendemiy, mon logeur, m'a dit : «Maintenant nous sera bonne vie». En un quart d'heure, la mousson avait transformé le plateau sec depuis huit mois en un polder hollandais d'où la mer se retire. Il pleut et tout le monde va aux champs.

Le paysan sahélien joue sa survie avec la pluie. Malheur à celui qui rate ses semis ! On ne parle plus au village que de daba (4), de mil, de maïs, d'arachide, de pois de terre, d'haricots ou de gombo, sans oublier les fruits sauvages que la pluie fait jaillir de la brousse.

C'est vrai que la vie est plus belle avec la saison des pluies. De torride, l'air est devenu doux. Le paysage verdit pour le plaisir des yeux fatigués des grandes chaleurs de mai. Finie la poussière, les enfants sont enfin propres. Si le mil commence à manquer dans les greniers, on peut au moins faire de bonnes sauces avec des condiments frais.

Mais le spectre de la sécheresse menace toujours le village. Les pluies qui tombent normalement tous les trois ou quatre jours, peuvent se faire attendre dix ou quinze jours. Un peu plus et ce serait la catastrophe, la «sécheresse du Sahel». Les beaux pieds de mil et de maïs mourraient sans avoir pu donner le moindre grain.

En cette année 1987, les semailles étaient pleines d'espoir. Juin pleuvait tant et plus. Mais en juillet, des périodes de sécheresse de plus en plus longues firent leur apparition. En août, on parlait déjà de famine. Allait-on devoir cultiver, l'année prochaine, en n'ayant que des feuilles à manger ? Heureusement septembre fut clément. De bonnes pluies vinrent fructifier les épis de mil survivants. Ça ira pour cette année, mais les greniers ne débordent pas. Wende (5), que la vie est devenue incertaine pour ton peuple !

Pour comprendre la situation précaire des hommes du Sahel, imaginez-vous une société qui vivait depuis des siècles d'une façon presque immuable. La brousse offrait ses fruits, ses plantes médicinales, ses bois et son gibier. Elle ne tarissait pas. La brousse offrait aussi la fertilité de sa

terre aux cultivateurs qui la défrichaient. Après quelques récoltes, cette terre était rendue à la brousse et ses occupants. Le climat capricieux n'épargnait certes pas de douloureuses sécheresses aux sahéliens. Mais elles n'avaient pas l'ampleur de celle de ces vingt dernières années.

Longtemps restée à l'écart des progrès de l'humanité, l'Afrique sahélienne se retrouve en quelques années plongée dans le monde moderne. Le choc est brusque dans ce pays du fond des terres. Les guerres tribales, l'esclavage, les épidémies et les famines laissent la place à la croissance économique et l'aide internationale. Les villes poussent comme des champignons, la population augmente vertigineusement. Tout ce monde, il faut bien le nourrir, cuire sa nourriture, le vêtir, l'abriter. On va y pourvoir mais insuffisamment et avec les méthodes ancestrales d'exploitation. Car on ne connaît pas encore grand chose d'autre. Les cultures de mil, d'arachide et de coton se multiplient dans la brousse qui ne connaît plus le repos des longues jachères. Les forêts sont déboisées pour ravitailler les villes en bois de chauffage. Seulement voilà, la brousse ne répond plus aux nouvelles exigences de l'homme. L'équilibre millénaire est rompu. Les sécheresses, autresfois passagères, s'allongent, s'installent en matresses dans un environnement ravagé. La faune disparaît. Les arbres meurent, trappés d'une foudre silencieuse. Cultiver, vivre au Sahel, tient plus du calvaire que de la prouesse, pourrait-on penser ! Pourtant rien ne semble entamer le sourire et l'optimisme de ces paysans.

En arrivant au Burkina, j'avais l'esprit plein de «y a qu'à...» et de «il faudrait que...». Neuf mois passés au village m'ont ouvert les yeux sur la réalité, celle d'un peuple acculé sur une terre aride qu'il ne sait plus dompter. «Y a qu'à...» «il faudrait...», mais pour commencer, la vie ne leur laisse plus que le temps de survivre, entre l'eau et le bois qu'il faut aller chercher chaque jour plus loin, entre la terre que l'on gratte désespérément et les enfants qu'il faudra bien nourrir. Et puis, quel avenir préparer quand on a tellement composé avec la misère qu'on l'attribue à la fatalité ? Les burkinabé ne manquent pas d'ardeur, de courage ni de volonté. Ils manquent de moyens pour vivre ce 20^e siècle. Le progrès ne s'improvise pas. Il faut adapter les techniques, former les hommes.

«Tu feras quelque chose, un médicament à notre fatigue» m'avaient dit



les villageois. C'est vrai que l'homme blanc ne manque pas de ressources. Même le plus démuné d'entre nous est mille fois plus doté que le paysan du plateau mossi. Simplement parce que nous appartenons à une civilisation riche et puissante.

Mais quelle pouvait être ma réponse à tous ces maux dont je voyais mes amis accablés ? Le médicament, je le recherchais avec quatre jeunes villageois dont Manégado. Nous cherchions l'or noir de la brousse, l'humus, source de la fertilité. Oh ! il ne s'agissait pas de pratiques animistes occultes ! Elles sont réservées aux anciens du village. Nous partions simplement en brousse avec notre charrette tirée par un âne et armées de machettes, pour en ramener herbes et broussailles avec lesquelles nous faisons du compostage sous un gros figuier, près d'une mare.

À la prochaine saison des pluies, le compost ira fertiliser le champ et le verger que nous avons aménagés. Les cultures et les arbres y seront plus beaux que ce que le désert veut nous imposer et nous vivrons mieux. Nos travaux s'inspirèrent des méthodes Jean Pain (6) qui sont des techniques de fertilisation particulièrement prometteuses pour les régions arides.

Notre petit groupe s'appelle «Zoramba Nataaba», ce qui veut dire «Les Amis Réunis». Adama, un jeune agronome burkinabé est venu nous rejoindre. Nous voilà maintenant six dans l'aventure. Nous voulons travailler ensemble pour améliorer les techniques agricoles dans cette région de DAPELOGO (7), restée à l'écart des grands projets de développement ruraux. Le paysan des plateaux n'est pas un ignare à qui il faut tout apporter, mais l'histoire veut qu'il fasse, en quelques décennies, l'évolution que le paysan européen a faite entre l'an mille et le 19^e siècle.

En réponse au manque de techniques et de formation, nous avons décidé de créer à Guïé un centre agrosylvopastoral. Rien de barbare derrière ce nom à rallonge ! Cela veut simplement dire que l'on associe les cultures, les arbres et les animaux pour produire davantage, tout en pré-

servant la fertilité du sol et en protégeant la brousse. Des solutions aux problèmes du Sahel existent, mais elles dorment sur les étagères des organismes spécialisés ! À travers le centre agrosylvopastoral, Zoramba Nataaba veut mettre en oeuvre ces solutions et les apporter au monde rural par la formation des jeunes et une animation technique dans les villages de la région. Un projet à la fois simple et ambitieux pour lequel je suis revenu en Europe chercher un soutien auprès d'organismes d'aide au développement du tiers-monde.

Henri GIRARD

Généralités :

- capitale : OUAGADOUGOU,
- Superficie : 274.200 km².
- Population : 6.700.000 habitants.

- Scolarisation : 6-11 ans : 13,1 %.
- Scolarisation : 12-17 ans : 7,6 %.
- Scolarisation 3^{ème} degré : 0,3 %.
- Nombre de médecins : 1 pour 50.000 habitants.
- Population agricole active : 82 %.
- Climat : 2 saisons : une sèche (octobre à mai) et une pluvieuse (juin à septembre).

Notes explicatives :

- (1) : To : plat national burkinabé (pâte de mil).
- (2) : dolo : boisson nationale burkinabé (bière de mil).
- (3) : mossi : ethnie principale du Burkino-Fasso.
- (4) : daba : houe, c'est l'unique instrument de travail du sol.
- (5) : Wende : divinité unique des mossis.
- (6) : Jean PAIN (1928 - 1981). Ses méthodes sont exposées dans l'ouvrage «Un autre Jardin» - Ida PAIN auteur - éditeur, 63930 VILLECOTTE.
- (7) : DAPELOGO : Département où se trouve Guïé (60 km au nord de Ouagadougou).

